

LA GUITARE

ET LE JAZZ-BAND

I

On avait fait la bonne farce de cacher la jolie petite Mme Portereau à Denis Crancelin qui la cherchait partout. Elle était dans un petit salon où n'arrivait qu'assourdi le bruit terrible du jazz-band et où seuls le sifflet, le clackson et la grosse caisse marquaient le rythme. Cela n'empêchait point Martine Portereau de danser avec une sorte de rage et, selon l'expression anglaise, « comme si elle avait en elle quelque chose à tuer ». Elle glissait un savant fox-trot au bras du jeune Chanlatte, beau comme un dieu moderne, avec son visage glabre et dur, ses longs cheveux blonds rejetés en arrière, sa minceur souple, quand elle aperçut enfin Denis.

— Je vous lâche, dit-elle au jeune Chanlatte.

— Pas avant que cette danse soit terminée ! ordonna celui-ci. En voilà des façons !

— J'aperçois Denis et j'ai à lui dire quelque chose de très sérieux.

— De si sérieux ?

— Oui !

— Allons ! j'ai pitié de vous. Je vous laisse...

— Votre belle-sœur ?...

— Estelle ! Une bossue sans bosse, une douloureuse jeune fille, carrée de forme, qui a d'admirables yeux et des mains maigres, un teint d'hostie, les épaules en porte-manteau, une voix grave et une instruction étendue. C'est une personne qui lit en prenant des notes et qui travaille six heures par jour dans une chambre joviale comme un cabinet d'archiviste-paléographe. Se méfier d'elle, surtout. Le père est imbécile ; la fille est très intelligente. En faire une alliée ? Ou même une amie ? Hum !... Je n'ai jamais pu l'embrasser sans deviner chez elle un mouvement de recul, une sorte de répugnance... Drôle de corps !... Vous connaissez Chevroux, ville plate, pataude et blême ? Estelle lui ressemble... Mais grâce à ses yeux, c'est Chevroux excusé par un crépuscule « triste et beau ». Elle m'appelle « ma sœur » comme les moines disent : « mon frère ». Mon beau-père m'appelle « ma fille » comme s'il allait me lancer sa malédiction. Il n'y a pas d'automobile au château. Les bêtes : un vieux cheval plus broussailleux encore que son maître et un chien si méchant qu'on ne peut le caresser. Des voisins envahis par la mousse et par le lichen. Une table sublime, par exemple ! Il y a tout de même une artiste dans la maison, c'est la cuisinière.

— Alors, Martine, vous partez demain matin ?

— Oui. On m'a permis d'aller au bal ce soir, comme on offre un verre de rhum au condamné à mort...

— Il faudra donc fermer cette maison de Saint-Cloud !... Dire, Martine que vous ne la connaîtrez pas... ni la vieille bonne que j'avais engagée et à qui j'ai annoncé que nous viendrions nous réfugier là en voyage de noces... Que lui dirai-je, à la vieille bonne ?

prochain, je persuade l'ours qu'il doit se préoccuper de marier Estelle et la sortir un peu. Je donnerai à ma belle-sœur des leçons de danse. Elle dansera comme un sabot, mais qu'importe ! Tu seras dimanche soir au casino. Tu me salues, je te présente et tu fais à la petite demoiselle un léger doigt de cour. Qui sait si ensuite on ne t'invitera pas à Chevroux ? Tout est possible. Nous vois-tu vivant sous le même toit !... Cela peut être délicieux, Chevroux... La campagne avec toi, mon grand ! Apporte Bayle, Descartes et Spinoza, pour épater Estelle. Déguise-toi en jeune philosophe, un peu effrayé par le monde, timide et méditatif. Pas de smoking au casino de Carville. Tenue simple et sévère, sans laisser-aller. Songe qu'Estelle s'habille de noir et que mon beau-père ne quitte pas un costume de chasse en toile kaki, avec des têtes d'épagneuls sur les boutons !... On rira bien, tu verras !

— Cela me gêne un peu, protesta Denis.

— Sans doute ! Mais tu es content ?

— Ravi.

— Sois exact, demain. Huit heures vingt, quai d'Orsay. Mon mari sera là pour surveiller mon départ. Appelle ce taxi-auto... Il s'arrête ! Tout nous réussit ! Au revoir, monsieur, je vous remercie de m'avoir accompagnée. Je suis désolée de vous avoir donné cette peine.

— Au revoir, madame ; mais c'est bien naturel. J'ai été enchanté...

— C'est moi, monsieur, c'est moi... Mes salutations les plus empressées !

La portière claque. L'auto descend rapidement la pente du Trocadéro et disparaît. Denis allume un cigare avec la satisfaction d'un homme sûr d'être aimé et poursuit sa route embaumée par le souvenir

de Martine... Un relent de jazz-band l'obsède. Chaque femme qu'il a aimée s'évoque pour lui par un air... Julie, c'était la *Pastorale*... Simone, le *Jardin, sous la pluie*... Martine, c'est *Pom-Pom-Merley one steep*...

vince. Elle bâilla et compta toutes les désespérantes minutes qui la séparaient du dimanche où elle retrouverait Denis coûte que coûte. Elle pensa à ce moment qu'Estelle devait servir ses projets, mais qu'elle les contrecarrerait sans doute, et le petit mouvement de sympathie qui l'avait rapprochée un instant de sa belle-sœur, se changea en une sorte de haine. Martine n'avait de rancune véritable que contre ce qui se mettait en travers de ses plaisirs. Elle demanda à Estelle si elle savait danser, et sur sa réponse négative, se récria. Estelle pinçait la guitare et soupirait assez agréablement, de sa voix grave, des romances surannées : « Je vous apprendrai à danser ! proposa Martine, ça nous distraira. » Le phonographe de M. Portereau était voué uniquement au grand opéra et à la chansonnette de café-concert. Martine avait pensé à tout, tout calculé : elle avait apporté dans sa malle quelques disques de danses modernes. Elle en plaça un. M. Portereau, effrayé par les sons discordants, accourut du fond du jardin pour protester :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? Ma fille, que vont dire les passants ?

— Je donne une leçon de danse à Estelle, expliqua Martine.

M. Portereau balançait un moment. Tout ce qui mettait Estelle parmi les autres, parmi les jolies, le flattait beaucoup. Il eût voulu qu'elle fût fêtée, convoitée.

— Ne vous mêlez pas de cela, cria Martine ; ce ne sont pas des affaires d'homme. Estelle est mon élève, et vous verrez qu'elle me fera honneur. Nous commencerons par le boston, Estelle.

Martine était, en effet, un excellent professeur. A sa grande surprise, elle dut reconnaître bientôt que

cking-chair, la tête renversée ; elle semblait boire la nuit laiteuse. Martine poursuivit :

— Enfin, maintenant que l'on peut vous produire dans un bal, je me charge de vous apprendre que vous êtes jeune et parfaitement capable de ne pas rester spectatrice toute votre vie. Nous irons deux ou trois fois par semaine à Carville. Trois fois, n'est-ce pas ? Nous utiliserons les restes d'ardeur de Patouche, qui peut bien nous traîner là-bas et nous ramener ; nous ne sommes pas si lourdes...

— Vous y connaissez donc des gens à Carville ? interrogea Estelle sans malice.

— Je connais des gens partout. Quand je partirai d'ici, vous serez une autre femme.

— Ah ! je ne demande pas mieux, s'écria Estelle en se levant brusquement et en jetant sa cigarette, comme elle eût jeté loin d'elle toute sa vie passée, recluse et fade... Si vous saviez... à la fin... j'étouffe... Martine, j'ai confiance en vous... J'étouffe !... Je veux sortir de cette hypocrisie... Martine...

A ce moment, les volets d'une fenêtre au premier étage claquèrent contre le mur. La tête courroucée de M. Portereau surgit.

— Estelle, il est minuit, monte te coucher immédiatement, commanda-t-il. Et vous, Martine, il est temps aussi.

— Monsieur Portereau, votre voix, le bruit de vos volets qui me rappelle la claquette de la surveillante ; mais je me crois encore au couvent !

— C'est possible.

Il ajouta :

— J'ai entendu sans écouter. Je ne vous félicite ni l'une ni l'autre. Si je n'avais pas promis, je vous empêcherais d'aller à Carville.

ce jeu. N'oublions pas que la partie maritime de Chevroux est réservée aux Parisiens en vacances. Tu t'installerais à l'hôtel Fleury, et nous serions réunis. Pour cela il faut plaire à Estelle. Débrouille-toi. *Saltavit et placuit*. Danse le fox-trot et plais à cette femme, comme il est dit dans *Ruy Blas*. Cela ne te sera pas difficile. Je t'ai déjà débarrassé d'un concurrent, fiancé possible, M. Auguste Madec, jeune homme en filoselle que je n'ai pas hésité à conquérir. Ne fronce pas le sourcil : tu n'es pas jaloux ; je ne suis pas jalouse ; notre amour n'est pas de ces vieilles rosses qui ont besoin de coups de fouet. J'espère, néanmoins, que tu ne triomphes pas sans gloire en éblouissant les vierges plates du casino de Carville et que tu n'as pas offert l'hospitalité à l'une de ces dames des troupes en tournée, qui trouvent si difficilement à se loger.

Pour moi, il me semble que je vis dans une bergerie : M. Auguste Madec est un bélier pensif ; Estelle une brebis ; M. Portereau un mérinos chenu et moussu. La campagne ramène ces êtres à une animalité douce ou violente, selon leur tempérament. On mange comme on lirait un beau poème. On dort à ne plus jamais se réveiller. J'ai rapporté de Paris quelque chose d'humain qui inquiète ces mornes bêtes. La brebis, déjà, songe à des pâturages ; le bélier a envie de s'évader. Seul, le mérinos s'enracine. En somme, je leur rendrais service à tous en ouvrant la porte. Ils trouveront bien à se nourrir dans la liberté.

De toutes les expressions du langage courant, celle-ci : « se mettre au vert » me fait particulièrement horreur. Je n'ai nul besoin de repos. Je ne pousse pas des cris d'extase devant un arbre. Tu sais que je déteste les fleurs coupées. Un bouquet me

— L'affaire ne peut pas en rester là. Votre carte, je vous prie.

— Je ne vous donnerai pas ma carte et l'affaire, comme vous dites, en restera là. Il m'est impossible de me battre avec vous.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis un de vos clients, riposta Denis à tout hasard.

— Un client ? balbutia M. Hupont ébranlé.

— Oui.

— Je contrôlerai.

— Contrôlez et retirez-vous. J'aperçois des amis.

« Que peut-il vendre ? se demanda Denis. Des rails de chemins de fer, des pistolets automatiques, des jonets en caoutchouc, ou des maisons démontables ? Qu'importe ! J'en suis délivré et c'est l'essentiel. » Là-dessus, il piqua droit sur Martine qui avançait avec la grâce d'une déesse, suivie d'Estelle et de M. Auguste Madec. Les présentations faites, Denis ébloui par Martine, songea, après quelques minutes d'entretien, à regarder Estelle qui lui parut fort laide, mais intéressante ; puis, l'orchestre jouant une valse, il s'inclina devant Martine qui lui sourit comme elle savait sourire et s'abandonna à lui.

— Que dites-vous du sujet ? murmura-t-elle.

— La tâche sera rude.

— Ah ! comme j'ai de la peine à ne pas mettre ma tête sur votre épaule ! Ma belle-sœur nous regarde ?

— Oui. Et M. Auguste Madec aussi. Je parierais que vous avez enjôlé M. Auguste Madec.

— Bien entendu !

— Monstre !

— Cet orchestre bourgeois qui veut faire le jazz-band ne vous touche pas ?

— Si... Le bonhomme qui tient la grosse caisse

illuminée à l'intérieur a l'air d'un père de famille qui regretterait de s'être déguisé en nègre pour aller au bal de l'Opéra.

— Et le monsieur du clakson est nostalgique comme un tambourinaire d'Arles que l'on forcerait à jouer des castagnettes.

— Ces gens qui nous entourent regrettent la polka...

— Ils la regrettent tant, qu'ils s'arrêtent.

— Nous allons être seuls.

— Quel succès !

— Ils font cercle autour de nous.

— On en parlera dans la gazette du pays ?

— Je l'espère... En mesure, Martine, en mesure ! Ce succès vous émeut... Souvenez-vous du mot de Mlle Mars : « Comme nous jouerions mieux la comédie, si nous tenions moins à être applaudis ! »

— Je crois vraiment qu'ils vont nous applaudir à la fin du numéro.

En effet, quelques bravos retentirent ; puis il y eut un murmure où l'admiration s'aigrissait de malveillance.

— Martine ! s'écria Estelle, venez par ici...

Elle prit sa belle-sœur par le bras, la conduisit à l'écart et s'écria :

— Nous partons ; nous nous en allons, M. Madec et moi.

— Pourquoi, ma chère ?...

— Je me sens dépaylée ici, ridicule... M. Madec aussi. Restez, si vous vous amusez... Vous prendrez le tilbury ; nous reviendrons par le train. N'insistez pas, Martine.

— Est-ce ma faute si ces gens ont fait cercle autour de nous, comme autour de danseurs professionnels ?

— Diable !

Estelle voulait prouver à M. Auguste Madec qu'elle pouvait danser avec grâce. Pour une jeune fille, sauvage et solitaire et qui ne connaissait guère que Chevroux, ce modeste casino représentait le lieu élu de toutes les élégances et de toutes les perditions. Elle avait envie de fuir et envie aussi de rester, de s'amuser comme les autres. Le plaisir lui apparaissait comme une féerie et elle avait regardé, avec une insupportable jalousie, Martine et Denis évoluant dans l'admiration de tous. Elle se reprochait cruellement cette faiblesse et entendait s'en punir en rejoignant pour toujours le château funèbre où se consumait sa jeunesse. Denis n'essaya point de la convaincre par des mots. Pendant toute la danse, il ne lui adressa la parole que pour l'encourager à ne point se roidir, à lui obéir dans les mouvements qu'il indiquait d'une légère, d'une respectueuse pression.

Mais Estelle perdit la tête. Elle n'avait jamais rêvé qu'un jeune homme pût être aussi beau et aussi élégant que Denis. Un instant, elle osa le regarder et il fut décontenancé lui-même, par l'expression suppliante, épouvantée de ces larges yeux où brûlait un feu sombre. Il n'eut plus besoin de lui demander l'obéissance ; elle le suivait, frémissante, enivrée. Comme elle s'appliquait fébrilement à comprendre les livres, elle s'appliqua à danser. Elle voulait être supérieure à Martine. L'orchestre s'arrêtant, elle poussa un naïf : « Déjà ! » Mais les danseurs réclamèrent, en frappant dans leurs mains, et l'air reprit. Estelle ne s'aperçut même pas qu'elle était restée liée à Denis pendant cette interruption. Elle était ivre. La salle lui paraissait immense et baignée d'une lumière féérique.

Elle se sentait molle, aérienne, brisée et heureuse. Elle avait envie de rire et de sangloter et elle savourait chaque seconde de ce bonheur trop grand, comme si elle avait dû mourir ensuite.

Denis comprit qu'il avait vaincu. Au lieu de ramener Estelle auprès de Martine qui causait avec M. Madec, il la conduisit sur la terrasse, lui offrit le bras et ils allèrent dans le jardin.

— Vous dansez à ravir, lui dit-il, et je ne puis croire, mademoiselle, que trois ou quatre leçons de Mme Portereau vous aient amenée à ce point de perfection.

Il ajouta perfidement :

— Quel dommage que je parte demain; nous nous serions retrouvés quelquefois ici.

— Vous partez demain ! cria Estelle.

— Je suis seul ici. J'ai apporté beaucoup de livres et je travaille un peu. Mais je ne connais personne et l'ennui, sur ces plages, est terrible. Les sports et la danse ne peuvent remplir même des vacances. Je ne suis pas un être supérieur, hélas ! Je suis sociable. Rester du matin au soir sans pouvoir échanger une parole avec un être humain !... Je sais bien qu'il y a le baccara; mais tout ce qui a un rapport quelconque avec l'argent me répugne. Le soir, surtout, je suis comme un corps sans âme. Je me promène. Mais la nuit on entend encore ici des cris et de la musique. Il y a toujours une villa et dans cette villa une petite demoiselle qui tapote sur son piano le boston qu'elle voudrait danser. Je sais ce que vous allez me dire : « Pourquoi n'êtes-vous pas dans un endroit à la mode, où vous connaîtriez tout le monde ? » Si j'y étais, je voudrais être ailleurs... C'est compliqué un homme simple ! Je serais sauvé

— L'orage ! murmura Martine.

Ils restèrent, la main dans la main, attendant l'orage comme un châtiment.

— Vous êtes tout de même un peu trop sérieux, essaya de railler Martine. N'interrogez pas cet horizon funèbre, Denis ; ce n'est pas notre avenir. Songeons à des choses gaies... Tenez : à la bobine de ma belle-sœur Estelle, quand elle saura que vous vous êtes envolé avec moi. Dire qu'elle ne nous remerciera même pas, vous verrez ! Et pourtant, nous lui avons fait cadeau d'un incident ; elle nous doit quelque chose comme une souffrance dans le désert de sa vie. La voyez-vous encore, grattant sa guitare ? C'est que pour vous plaire et pour tenter de se mettre à la page, elle avait appris un air de jazz-band ! Ingrat ! C'était à votre intention et vous ne l'avez même pas remarqué ! Elle entendait réunir ainsi ses aspirations et les vôtres. Elle chantait *Smiles*, avec un accent extraordinaire : *Mon soleil, c'est ton sourire : Dear ye now I know* et les *Fleurs du jardin, chaque soir ont du chagrin*. Et la guitare essayait de se faire banjo pour vous plaire ! D'ailleurs, Zénobie ressemble un peu à une négresse, une négresse exilée à Viroflay. *Zénobie ou la négresse de Viroflay* ! Quel succès, mon cher ! Comme elle s'occupe beaucoup de cuisine, j'avais peur qu'elle n'introduisît de l'acide prussique dans mon potage. Ces bossues sans bosse, c'est capable de tout. Quant à M. Madec, il se consolera, mais pas avec elle. Je l'ai transformé, M. Madec. Il est devenu aimable, sceptique et même badin. S'il y avait un troisième acte à Paris, nous nous retrouverions tous à Paris au troisième acte. L'acte chez la cocotte ! La cocotte de M. Madec. Il commençait déjà à s'intéresser au costume féminin. Sérieusement, il criti-